

tions, seront vus avec l'œil de la souveraine justice de Dieu. Là, règne une harmonie parfaite, que le moindre chagrin, le moindre déplaisir ne viendra jamais troubler. Les élus, mêlés aux esprits célestes, occupant les trônes que les anges déchus ont laissés vides, seront cependant toujours d'une nature différente des anges, puisque ceux-ci n'ont jamais partagé la nature humaine et que, celle-ci une fois acquise, ne se perd plus, et se rassasieront comme eux à la source des plus pures délices, sans jamais se jalouser ni se porter envie les uns aux autres.

Mais, dit l'impie, est-ce que jamais personne est venue de l'autre monde, pour nous dire comment les choses se passent là ?

Oui, certainement ; et ils sont nombreux ceux qui sont ainsi revenus de l'autre monde.

Mais la chose est-elle possible ?

Suivant les lois ordinaires de la nature, non ; mais très possible avec la permission de Dieu. Car, sans parler ici de Jésus-Christ lui-même, de Lazarre, du fils de la veuve de Naïm, lesquels après être passés de vie à trépas sont revenus continuer leur vie sur la terre, nous avons une foule d'exemples d'âmes qui se sont montrées, après leur mort, à des vivants, pour leur donner des avertissements, leur communiquer la volonté de Dieu, etc., apparitions aussi bien constatées que la plupart des faits historiques que nous admettons sans aucune difficulté.

Ste. Françoise Romaine, cette femme si extraordinaire, qui, après avoir vécu dans le monde, avoir été mariée et avoir élevé une famille, se fit religieuse, et sembla dès lors vivre autant dans le Ciel que sur la terre, nous raconte ainsi l'apparition de l'un de ses enfants, Evangélista, mort depuis peu de temps :

“ C'était un matin, vers le lever de l'aurore ; je venais de m'habiller. Mon cœur était monté vers Dieu, et mon regard s'était abaissé sur ma fille, encore en bas âge, qui dormait près de moi. Tout-à-coup ma chambre fut remplie d'une lumière inaccoutumée, au milieu de laquelle j'aperçus mon Evangélista, mort depuis un an. C'était la même taille, c'était le même extérieur que de son vivant ; mais sa beauté était incomparablement plus ravissante. Ce fils toujours aimant s'approcha de moi, et me salua avec un respect profond et une grâce charmante. Transportée d'une joie indicible, je fis alors ce qu'aurait fait toute autre mère à ma place ; j'étendis les bras pour presser encore une fois ce cher enfant sur mon